

PRIX DES LECTEURS 2023

Lisez et votez
pour votre texte favori
du 15 mars au 15 mai



www.boucbelair.fr

ou

www.biblioboucbelair.fr



Pour plus de renseignements :
bibliotheque@boucbelair.fr – 04 42 94 93 79

Les auteurs amateurs devaient s'inspirer de la phrase

« je sais adroitement tirer mon épingle du jeu »

(extraite de l'Avare de Molière)

SOMMAIRE

| | |
|----------------------------------------|------|
| Epine..... | p. 5 |
| Et pourquoi pas ?..... | p. 8 |
| Femme, vie, liberté..... | p.11 |
| Je te hais..... | p.14 |
| L'Avare..... | p.17 |
| L'Epingle aveugle..... | p.19 |
| Mise au point..... | p.23 |
| Une histoire cousue de fil blanc | p.25 |

Epine

Scène de guerre. C'est fou qu'après tant de siècles l'homme continue à se vautrer dans la boue pour aller tuer son semblable. Suivre les ordres, voilà ce qui l'anime. Une douleur sourde dans le pied le fait grimacer. Qu'est-ce qu'il est allé faire sur cette foutue planète ? Un trou perdu dans l'espace dont le seul intérêt est de se faire dépiauter jusqu'à la moelle pour fournir encore plus de minerais à cette Compagnie. Les ordres sont clairs. Tenir la position jusqu'à l'arrivée des renforts. Il serre son fusil contre lui. Encore un vestige de la violence des hommes, symbole ridicule face aux puissances terribles que l'adversaire est capable de déchaîner. Mais il le rassure, son vieux bout de métal, dressé vers le ciel et collé contre sa poitrine par son désir de rester en vie et aussi par toute cette boue qui adhère à tout.

S'il pouvait enlever sa botte, juste quelques instants, et inspecter ce morceau de quelque chose qui l'irrite. Ça pique dans son talon. Heureusement qu'il n'y a pas d'insectes ici, sinon il n'aurait pas hésité à la virer le plus loin possible, il a horreur des insectes. Rectification soldat, il n'y a plus d'insectes ici. Ce qui était une jungle luxuriante et dorée a été rasé à coup de produits chimiques de tous genres. Il faut laisser la terre à nu pour pouvoir la racler toujours plus profond, la scarifier et puis l'abandonner. Donc plus d'insectes, plus de plantes, les plus gros animaux ont été exportés vivants ou naturalisés dans une réserve. L'hypocrisie des Hommes qui cherchent à préserver ce qu'ils s'appliquent à détruire. De toute façon, les experts sont formels, il n'y avait rien d'intelligent ici. Rien de plus intelligent qu'eux hélas ! La guerre n'est qu'un jeu sur l'échiquier politique de ces grands Hommes, ceux qui décident de ce qui est bon ou pas pour le reste de l'humanité. Mais un jeu n'est drôle que si les joueurs sont volontaires, connaissent les règles et savent que perdre n'a pas vraiment de conséquences. Il voudrait se tirer de ce jeu.

« Soldat ! » Il est tiré de sa transe par un coup sec sur son casque. C'est dingue comme il parle bien en rêve ! Merde, qu'est-ce qu'il veut ce sergent de mes deux ? Qu'on avance ? Vers cette ligne de crasse semblable à celle qu'ils vont quitter ? D'accord, les ordres sont les ordres. Même s'il a une furieuse envie de tout lui balancer à la tronche. Il est crétin ou quoi ? On doit tenir la position, pas avancer ! C'est bien joli de créer des têtes de pont avec une compagnie de tête de pioches, mais ça n'avance à rien, surtout si le terrain est miné. Là pour le coup, ils se transformeraient en milliers de têtes d'épingles écarlates, mouchetant d'une jolie couleur ce paysage dégueulasse. Avancer, tirer, avancer, tirer, Aïe ! Décidément, elle ne veut pas le lâcher cette saleté de douleur ! Si au moins ce petit machin pouvait se déplacer dans sa botte pour aller titiller une autre partie de son anatomie en tout bien tout honneur, il pourrait le remercier. Oups, Bob vient de se faire exploser le bras gauche. Il va en chier pour faire ses lacets. Enfin, le temps que les infirmiers le rapatrient au poste de commandement, un bras mécanique bien de chez nous greffé sur le moignon, et il pourra rejouer du piano comme avant !

Faut dire que parfois on rigole bien du malheur des autres. C'est la seule solution qu'on a trouvée pour rendre les combats moins terrifiants. Se raconter des histoires sur ses camarades de galère, parfois même leur inventer des noms, souvent les appeler « mon pote » ou « mon gars ». On n'a pas le temps de sympathiser avec tout le monde ici. Ce qui les relie en une franche camaraderie, lorsque les bombardements se calment, est la détestation au moins aussi franche de leurs supérieurs qui leur chient dans les bottes dès qu'ils en ont l'occasion.

Pourquoi a-t-il fallu qu'il pense à une botte... ça le lance et c'est reparti pour un tour. Ça saute dans les trous, ça sautille entre les remblais, mais surtout, ça boîte violent du pied droit. « Un problème soldat ? » Le grand capitaine est juste à côté de lui, il ne l'a pas vu venir dans sa tenue sombre de camouflage intégrale, pointe de technologie au service d'un enfoiré de pointe. « Fait aller mon capitaine, j'crois que j'ai une épine dans le pied, que j'pense ». Il fait plus qu'y penser, c'est un véritable supplice. C'est sûr, il pisser le sang et son panard va flotter au fond de son godillot dans peu de temps si on ne lui fait pas un garrot. « Ne devenez pas une épine dans le mien, c'est tout ce que je vous demande, soldat ! ». Un courant d'air et il a disparu, lui et sa sale trogne. C'est toujours pareil avec les gradés. Dès qu'on leur expose un problème, ils sont là pour te dire que ce n'en est pas un. Ou encore qu'ils en ont un plus gros. Apparemment, pour eux tout est question de taille, ma foi.

Un bip retentit dans son oreille, c'est le signal de la pause. Il semblerait bien qu'il y ait un Truc avec un grand T qui veille sur lui finalement. Chaque journée de bataille se termine sur ce bip, d'un commun accord tout le monde lève les bras comme dans ces concours débiles sur les réseaux, pouce, on continuera demain. Cette guerre est d'autant plus absurde que les Compagnies qui les emploient, pardon, qui les exploitent, n'ont pas envie d'investir dans des batailles nocturnes. Donc le jour s'arrête exactement à 1800 et reprendra à 0800 le lendemain. C'est comme ça, c'est le jeu.

De retour au campement, on compte les points. Un blessé en compte plus qu'un mort puisqu'on peut le réparer et qu'il va donc coûter de l'argent plus longtemps. Les médecins ont des consignes, on demande à Hippocrate de ne pas s'en mêler. Plus de trois prothèses et tu es sûr de finir en mode congélation à la morgue. C'est écrit sur le contrat, en tout petit, là, en bas.

Il enlève enfin sa botte. Waw, c'est bien moche à travers la chaussette, et ça gigote. Bisounours se marre « t'as le panard qui veut se faire la malle ou quoi ? ». On l'appelle comme ça depuis qu'il s'est fait exploser le bide et qu'il a une tache super moche en forme de cœur entre le plexus et le nombril. Il devrait pas se moquer, il sait qu'il est plus laid que les autres. Plus stupide aussi, ça le rend heureux. Bref, laisse tomber ce gros lourdingue sur son arc-en-ciel et file au médecin avant qu'il ferme. Ça serait dommage de crever à cause du décalage horaire. Une botte dans la main, sautillant, il s'approche de la tente, à la base blanche et rouge mais désormais marron et marron. « 'lut Doc, z'avez un instant ? ». S'affaler sur le banc dur est la meilleure chose qui lui soit arrivée de la journée. « Eh, mon gars ! Tu peux éviter de me pourrir mon plan de travail ? C'est quoi cette chose, un pied ? Tu sais que tu vas te faire appeler Quasimodo très bientôt ». Blague d'érudit semble-t-il. En tout cas ça le fait bien marrer, le Doc avec tous ses diplômes. Tant mieux pour lui parce que Bill, il rigole plus du tout. Il a enlevé sa chaussette et c'est carrément flippant. Une épine grosse comme ça est plantée dans le talon. Et si ce n'était que ça. On dirait qu'elle est vivante, elle bouge sur elle-même comme si elle respirait. Flippant je vous dis ! « Eh Doc, vous sortez votre pince pour me dégager ça ? ». Il ne veut pas l'amputation, le Bill, il a déjà deux prothèses et il a lu son contrat, lui. C'est d'ailleurs ce qui fait qu'il est encore plus con que les autres, il sait à quel jeu il joue. Le Doc sort sa grosse tenaille digne d'un bourreau du Moyen-Âge et commence à en jouer comme ses illustres ancêtres bouchers. Le vlà qu'il pâlit maintenant, vraiment un planqué celui-là ! « Euh mon gars, je suis Doc, pas vétérinaire, elle bouge trop ta bestiole là ».

Sa bestiole ? C'est vrai que l'épine est de plus en plus vivante, et lui il en chie de plus en plus. Un craquement et son pied se déchire sous la pression. Quel maladroit ce Doc ! Vive douleur, intense soulagement. Il tombe de son banc pendant que le Doc tombe dans les pommes après avoir vomi, il fait pas les choses à moitié, il a fait des études, lui.

S'il-vous-plaît, pouce, jusqu'à 0800. Laissez-le respirer ce vieux Bill. C'est plus du jeu, là...

Un jeu, une épine ? Qu'est-ce qui est passé par la tête dérangée de ce clown qui a écrit son épitaphe sur le cercueil réfrigéré ? Franchement, il faut être taré. Erudit d'accord, le mec connaît les mots. Mais taré. Peut-être le Doc ?

On verra dans les journaux quelques jours plus tard qu'une forme de vie inconnue s'est invitée sur le champ de bataille. Sans tenir compte des horaires ni des règles de bienséance qu'avaient fixées ces gentlemen galonnés, elle s'est imposée. Tout une armée d'êtres filiformes et mortels, des parasites vite surnommés Epingles parce qu'ils adorent se planter dans la chair fraîche et vivante des soldats. Une forme de vie sûrement plus intelligente que les experts de la Compagnie.

Au fond du cargo qui mène les morts nulle part, entre deux camarades pas plus chanceux et aussi mal syndiqués que lui, ses yeux vides fixent à travers la paroi en acier cet hommage absurde :

« Bill, premier Homme à s'être fait tirer, par une Epingle, du Jeu ».

Et pourquoi pas ?

– Ding Dong. Tiens, on sonne à la porte. Dis-moi, on attend quelqu'un ? demande Marcel.

Réveillé en sursaut, Prince, un magnifique labrador, bondit de son coussin et se rue dans l'entrée en aboyant énergiquement.

– Non, c'est étrange. À 19h, qui ça peut bien être ?

Marcel était confortablement installé dans son fauteuil. L'interrompre dans la lecture de son thriller en plein suspens le met de mauvaise humeur. Ce n'est pas déjà la période des étrennes, on est au tout début du mois de novembre. Nous venions juste de passer à l'heure d'hiver, habitude instaurée au moment du grand choc pétrolier. Marcel doute de la remise en question de cette décision aberrante. Plus que jamais, il faut appliquer la chasse au gaspillage avec la crise énergétique.

Peut-être un voisin ou un passant en difficulté. Alors de bonne grâce, il se lève en pestant.

Huguette et Marcel ont, tout au long de leur vie, apporté un soin particulier à rendre leur intérieur particulièrement douillé. Le calme extérieur rajoute au bien-être ambiant. Huguette, fine couturière, a rendu le salon coquet tout en étant de très bon goût et simple.

Également bonne cuisinière, les premiers froids s'étant manifestés, Huguette a enfourné un gratin dauphinois, légèrement parfumé de noix de muscade. Maintenant un délicat fumet chatouille les narines de Marcel qui se lèche déjà les doigts.

Comme chaque vendredi soir et ce depuis qu'il est à la retraite, le maître de maison marque le début du week-end ou la fin de la semaine en sirotant son whisky préféré, du Nikka Taketsuru que son caviste fait venir directement du Japon.

Arrivé dans le couloir, il attrape Prince par son collier, lui adresse deux-trois mots avec autorité pour qu'il retrouve le calme. Il allume la lumière du perron, déverrouille la porte et ouvre en grand.

– Tiens, Jean-Louis, quelle surprise ! Qu'est-ce qui t'amène ?

– Je passais par là et je me suis dit : Si j'allais saluer Huguette et Marcel.

– Entre ! Huguette... c'est Jean-Louis !

Un petit bout de femme, cheveux blancs coupés très courts, sort de la cuisine en s'essuyant les mains à un torchon dont les couleurs sont passées depuis longtemps.

L'homme entre, Prince retourne sur son coussin. Quelques séances de dressage lui ont appris les codes. Une fois invité à passer le seuil de la porte par son maître, l'animal doit accepter les inconnus.

– Tu prendras bien un verre.

– Très volontiers. Alors que devenez-vous depuis que vous êtes à la retraite ?

Jean-Louis enlève son manteau et s'installe dans l'autre fauteuil sans hésitation. La conversation s'engage, animée. L'heure tourne. Huguette propose de rajouter une assiette à table, ce que Jean-Louis accepte avec entrain.

Le couple a connu Jean-Louis lors de leur voyage en Birmanie et a découvert qu'il habitait dans la commune voisine. Resté célibataire, il était professeur de mathématiques. À la retraite lui aussi, il arrondit ses fins de mois en donnant des cours particuliers, ce qui lui permet de financer ses voyages. Aux vacances scolaires, il part à l'étranger. Cela étonne beaucoup Marcel et Huguette qui ont besoin de temps entre deux destinations pour mieux les apprécier. Il revient tout juste du Laos. Il affectionne particulièrement les pays d'Asie.

La soirée passe agréablement. Le gratin dauphinois suivi d'une salade verte et d'un fruit sont appréciés. Ils se quittent contents du bon moment passé ensemble.

Le vendredi suivant, Marcel vient juste de servir son Nikka Taketsuru et Huguette a enfourné un tian de légumes dont la réussite se situe dans la dernière petite touche.

Le plat est généreusement arrosé de lait de coco, le rendu est une merveille. Deux pommes agrémentées d'une petite cuillerée de gelée de groseille prendront la suite dans le four.

19h sonnent à la pendule du salon, une comtoise héritée des grands-parents de Huguette, dont le son du balancier crée une présence discrète. La maisonnée est plongée dans un silence de fin de journée, apaisant.

La carillon de la porte d'entrée retentit. Prince dérangé dans son sommeil, se lève d'un bond en aboyant féroce. Échange de regard entre Huguette et Marcel. Après la visite de Jean-Louis de vendredi dernier, qui cela peut bien être aujourd'hui ? Peut-être les pompiers pour les étrennes de Noël. Ils passent toujours très tôt.

Marcel va à la porte, attrape le collier de Prince. Le labrador est impressionnant tant que son maître ne l'a pas intimidé de se calmer. La porte grande ouverte, Marcel a l'impression de revivre la scène de la semaine passée. Jean-Louis, grand sourire illuminant son visage, ne demande qu'à être invité à entrer.

Passant devant chez eux et voyant de la lumière, il s'est dit :

– Tiens, si j'allais dire un petit bonjour à Huguette et Marcel, qui ne peuvent rien faire d'autre que de l'inviter à entrer. Un apéritif, partager le dîner. Vite, Huguette rajoute une pomme à cuire avec sa petite cuillerée de gelée de groseille.

La soirée s'éternise, Huguette est agacée. Jean-Louis s'incrute. Fatiguée par cette présence imposée, elle marmonne un vague Bonne nuit sur un ton renfrogné et va se coucher. Marcel se lève également et dit vivement :

– Il se fait tard, je te raccompagne. Rentre bien.

Marcel et Huguette ont cru en un film de mauvais goût dans lequel ils jouaient les rôles principaux quand, le vendredi suivant, ils vécurent le même scénario au moment de passer à table. Cet indésirable intrus commençait à peser sérieusement sur leur quiétude hebdomadaire.

Pris au dépourvu, ils l'invitent de mauvaise grâce à leur table. Huguette, de mauvaise humeur, dresse la table bruyamment, clique les portes du buffet, ronchonne dans la cuisine. Marcel essaie de se contenir mais ne donne pas la réplique à Jean-Louis qui poursuit, infatigable, un monologue qui n'en finit pas de s'éterniser.

– Dis-moi, Huguette. Ce Jean-Louis exagère, ne trouves-tu pas ?

– Oui, tu as raison. Mais comment le lui faire comprendre ?

– J'ai une idée. Laisse-moi faire. Tu verras, il ne reviendra plus.

Visiblement ils n'avaient pas eu les mots assez forts pour que ce parasite comprenne car le vendredi suivant : Ding, Dong. Prince bondit et se précipite en aboyant plus violemment qu'à son habitude. Marcel le calme, ouvre la porte. Jean-Louis entre.

Au menu, Huguette a cuisiné avec soin une soupe de poireaux pommes de terre. Elle a entendu qu'un grand cuisinier y apporte une petite note subtile en ajoutant un léger bouillon de volaille. On complète la table d'une assiette. On discute de choses et d'autres et au moment de desservir, Marcel appelle Prince et lui donne son assiette à lécher. Puis il prend celle de Jean-Louis que le labrador nettoie avec soin et enfin termine par celle de Huguette. Jugeant la vaisselle parfaitement propre, Marcel tend la pile à Huguette.

– Tiens, tu peux les ranger maintenant.

Jean-Louis n'en croit pas ses yeux et ses oreilles.

– Quoi, c'est le chien qui fait la vaisselle.

– Et pourquoi pas ? Prince le fait si bien.

De ce soir-là, ils ne le revirent plus jamais.

En se rappelant cet épisode, Huguette et Marcel disaient en riant : on a su tirer adroitement notre épingle du jeu !

Femme, vie, liberté
Zen. Zendegi. Azadi
نه آزادی ژیهان، ژن،

Azadeh, prénom persan désormais slogan. A l'époque de ma naissance, il y a presque quarante ans, personne n'avait compris ce choix. Mes parents avaient choisi la France après l'avènement de Khomeini et y avaient fondé une famille. J'étais leur premier enfant et je symbolisais l'ancrage dans un pays où ils n'auraient plus à courber la tête. Mon prénom était cette étoile qui les avait guidés. Libres ils étaient, libre je serai, enfin libres nous allions être comme un écho au rêve de Martin Luther King¹. Azadeh, prénom oriflamme déployé sur mon corps de petite étrangère. Regrettaient-ils, mes géniteurs d'avoir ainsi gravé dans la chair de leur fille ce précieux sésame ? LI-BER-TÉ. Premier mot de la devise de leur pays d'accueil. Regrettaient-ils de m'avoir étouffée malgré eux sous cette chape de plomb ? Je l'ignore mais que c'est lourd à porter ! Je le hais moi ce prénom qui me colle à la peau, me consume comme la robe de Déjanire avait brûlé Hercule. Ces trois syllabes scellent ma singularité d'une différence sonore et m'enserrent dans les chaînes d'une originalité subie. Maudit prénom, servitude abhorrée. Pourquoi depuis toujours suis-je obligée de le répéter, de l'épeler, de l'expliquer ? Azadeh, liberté. Ça rime certes avec beauté, c'est fort et pourtant, ici qui s'en soucie ? On ne voit poindre que l'étrangère.

Mais ce soir de début 2023, ce prénom que je portais depuis toujours tatoué dans le puits de mon âme endeuillée éclate aux yeux ébahis du monde comme l'emblème d'une révolution. Cinquième mois d'une révolution réprimée dans le sang. Liberté, j'écris ton nom. Tu hurles le mien par la voix de ton peuple. Azadeh, femme d'âge mûr, française d'origine persane, zoroastrienne. Zoroastre, prophète de l'antique Perse et justement apôtre lui aussi de la liberté. Haï par les mollahs. Religion minoritaire en Iran, sans parler de la France où personne – sauf peut-être les philosophes – ne le connaît.

Condamnée à vivre avec ma singularité, entre deux mondes, deux langues, deux cultures. Azadeh, liberté. Premier terme de la devise républicaine et troisième de la trilogie de la révolution iranienne : Femme, vie, liberté. Chemin de Damas. Prémonitoire.

Ce soir, je porte mon prénom comme une arme, arbore mes origines comme un étendard, exhibe la fierté de mon genre telle une amazone.

Ce soir, je pleure la mort de mes semblables, admire leur courage et vénère leur abnégation. Je saurais (et pourrais) tirer adroitement mon épingle du jeu, profiter de ma situation géographique, de ma double nationalité et regarder de loin sans crainte de représailles mes sœurs ôter leur voile et mes frères manifester sans relâche depuis des mois au péril de leur vie. Mais non ! Je ne me tairai pas. Je serai leur voix. Je me couperai les cheveux par solidarité. Je participerai à des rassemblements et ferai connaître leur combat. Insuffisant. Aller plus loin, partir là-bas et se battre à leurs côtés. Laisser une trace dans l'histoire.

Ce soir, je hurle ma douleur. Mon cœur saigne. La liberté m'étreint ici quand mon peuple là-bas crève sous le joug d'un pouvoir despotique. Mon prénom éclate en lettres de feu, me brûle les entrailles. Je suis sœur d'Hester Prynne condamnée à porter la lettre A sur sa poitrine² mais mon A n'est pas celui d'adultère mais celui d'Azadeh, liberté. Je partirai au petit jour.

Ce soir, les morts se comptent par centaines, les détenus par dizaines de milliers, les tortures sont légion. Ce soir, j'ai mal à mes origines. Partir. Il le faut. Les rejoindre, mêler ma voix, mon sang, aux leurs.

¹ Célébrissime discours de Martin Luther King en 1963 (I have a dream) : « *Free at last! Free at last! Thank God Almighty, we are free at last!* » (Enfin libres ! Enfin libres ! / Merci Dieu Tout Puissant, nous sommes enfin libres !)

² Héroïne de *La lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne

Ses ailes lui permirent de prendre de la hauteur. Elle apercevait de petits points noirs sur une étendue bleue dont le sillage en bas croisait la trace qu'elle laissait dans l'azur tout en haut. Candidats à l'exil. De l'orient vers l'occident. Barques du désespoir. Misérables radeaux croulant sous le poids de masses de chair brûlées par le soleil. Fantômes errants ballotés par les flots en quête d'une terre d'accueil. Mer gonflée des larmes des bannis. Ne pas se laisser attendrir. S'en tenir à sa mission. Continuer à voler au secours des siens. Qu'était-elle devenue ? Son corps était gracile et léger, fendant l'air, caressant les nuages, ses sensations étaient toutes autres. Mais sa mémoire et sa détermination étaient intactes. Arriver à destination le plus vite possible. Après le bleu de la mer, la terre enfin. Trouver à se nourrir. Redescendre sur la terre ferme en quête de fruits, d'insectes ou plonger à la recherche de poissons d'argent pour reprendre des forces. Quelle mystérieuse métamorphose avait-elle subie ? Quel génie en avait été l'artisan ? Centaines de jours de révolte, *Mille et Une Nuits*. Des ailes, des plumes, des couleurs vives avec une dominante de vert et de rouge. Un écho du drapeau³ ? Peut-être même un bec... Il lui fallait en avoir le cœur net. Quelle que soit son apparence, elle garderait son objectif en tête même surmontée d'une huppe. Poursuivre sa route, sauver les siens. Se battre pour libérer son peuple.

Au terme d'un long et harassant voyage, elle aperçut enfin la frontière du pays de ses aïeux. Heureusement, point de barrière dans les airs. Elle était libre. On l'appelait, en bas, on scandait son prénom. Azadeh ! Azadeh ! le souvenir de la femme qu'elle avait été semblait lointain mais restait malgré tout vivace. Elle s'approcha d'une ville. Éclats de voix, voitures, fracas d'avertisseurs, vacarme assourdissant ! Rues noires de monde, véritable marée humaine : des femmes avec et sans voile, des hommes, manifestants de tous âges, une unité inespérée et magnifique. A présent des coups de feu. Du sang. Elle voulut les rejoindre, les soutenir dans leur lutte. Elle se posa sur le trottoir, décidée à s'opposer à cette police meurtrière et à ce pouvoir d'un autre temps, théocratique et corrompu. Elle voulut étancher sa soif et vit son reflet dans le caniveau. Elle aperçut une colombe avec un voile tenu par une épingle à nourrice mais qui ne couvrait que l'arrière de sa petite tête d'oiseau. La foule scandait le nom de Mahsa Amini⁴. Et elle, désormais volatile, petit piaf de rien du tout ! Ah non, pardon ! pas n'importe lequel ! Quel symbole ! La paix qu'elle appelait de ses vœux mais pas avant d'avoir conquis la liberté pour son peuple. Un petit groupe d'enfants jouait paisiblement aux cartes dans une rue adjacente. Elle voulut crier. Aucun son ne sortit de son misérable petit bec. Mais même transfigurée, ailée et minuscule, la police arrivait malgré tout d'un pas martial pour lui régler son compte. Tétanisée, elle tremblait sur ses frêles pattes. Tremblant puis transpirant, elle s'entendit alors hurler à tue-tête AZADEH !

Le son était bien sorti cette fois-ci. Liberté ! Son prénom en VO. C'est bien de cela qu'il s'agissait ! L'épingle, le jeu, la police, l'oiseau, le voile, les bateaux de l'exil, la mer, la carte, le drapeau, la rue, l'oppression, la liberté, Azadeh ! Et ces deux langues qui se répondaient dans un brouhaha infernal. La nausée l'envahissait.

Elle se réveilla en nage, la bouche sèche, dans un lit barricade, retrouva peu à peu des repères familiers : le pépiement d'un oiseau sur le bord de la fenêtre, le drap rouge dont l'ombre des plis dessinait un visage de femme tête nue, la sirène d'une voiture de police, la cour de récréation de l'école avoisinante et le rameau d'olivier qu'elle avait planté. Le rêve avait aboli les frontières de la réalité et étanché sa soif d'absolu, son désir d'errance à la recherche de l'autre en soi. La révolution continuerait sans elle mais la liberté triompherait demain. Azadeh !

³ Le drapeau iranien est vert, blanc et rouge

⁴ Masha Amini, étudiante iranienne d'origine kurde de 22 ans, a été arrêtée par la police des mœurs iranienne pour "tenue indécente". Sa mort le 16 septembre 2022 marque le début de ce qu'on appelle depuis la révolution iranienne.

Je te hais

Tu n'avais pas le droit de me faire ça.

Je n'ai même pas les mots pour exprimer tout ce que je voudrais te cracher à la figure. Ce n'est pas du venin, oh non, c'est de la déception profonde. Tellement profonde. Aucun mot n'est assez fort pour décrire ce que je vis à l'intérieur de moi.

Tu n'avais pas le droit de me faire ça. Je t'en veux au plus haut point. Ça fait des mois que j'avais prévu mon voyage, des mois que j'avais fait en sorte que mes congés tombent en même temps que les tiens, des mois que j'avais acheté les billets de train.

Tu n'avais pas le droit. Pas à moi. Tu te rends compte un peu ? J'ai traversé la France, j'ai traversé l'Allemagne pour venir chez toi. J'ai fait ça, moi.

Quand on s'était parlé au téléphone quelques jours avant mon départ, j'avais bien senti que quelque chose n'allait pas. Je l'avais senti et toi, tu m'as dit que tout allait bien. Alors que non, tout n'allait pas bien. Je t'aurais en face de moi je te secouerais comme un cocotier pour te remettre les idées en place. J'ai passé plus de quatorze heures dans les trains. Tu m'avais dit : « Viens, tout va bien, t'inquiète ». Oui, tu m'avais dit ça. Mais pas la peine maintenant de refaire le passé. Je ne le sentais pas. Je ne te sentais plus. Je m'en veux.

J'ai fait tout ce trajet alors que mon intuition s'est révélée être la bonne. Trois mots, tu avais à dire. Juste trois tout petits mots : « Ne viens pas ».

J'ai ruminé pendant tout le trajet. Tes mots revenaient sans cesse. Tes mots positifs. Alors j'ai essayé de me convaincre qu'il n'y avait rien de particulier, que j'avais affabulé. J'avais presque réussi au bout de cet interminable voyage. Mais qu'est-ce que je t'en veux ! J'ai la rage en moi. Je suis une bouteille trop secouée, ou un volcan trop longtemps endormi qui explose sans crier gare. J'ai envie de te traiter de tous les noms d'oiseaux. Mais je ne les connais pas en allemand.

Sur le quai de la gare, quand je suis arrivée, tu m'as prise dans tes bras, succinctement. Aucune effusion d'aucune sorte, alors que ça faisait quatre mois qu'on ne s'était pas vus. J'ai remarqué instantanément que quelque chose clochait. Et là, c'était juste hallucinant. Ça fait plus d'un an qu'on essaye de faire un couple espacé matériellement. Moi j'y ai cru à ton amour. Je dois être montée trop près du soleil. Tout a fondu. Tout a même cramé. Réduit en cendres. Tout va être à reconstruire...

Tu m'as demandé de venir...

Tu m'aurais dit de rester, que c'était fini, je m'en doutais de toute façon, j'aurais explosé dans ma chambre. J'aurais essayé de ne pas envoyer valser mon ordinateur de colère, de fureur, mais voilà. Point. Là, je suis venue. Et pour quoi ? Pour que tu me dises que je ne pouvais même pas dormir chez toi, et que tu me larguais chez une copine pendant trois jours ! Alors quoi, tu étais avec ma remplaçante chez toi, c'est ça ? Et tu m'as sorti un bobard crasseux ? Dont je n'ai même pas dû bien comprendre toutes les subtilités parce que je garde, malgré mon niveau d'allemand, une certaine forme de « barrière de la langue ».

Si je t'avais, là, devant moi, je te fracasserais contre un mur. J'ai la haine. Tu m'as fait ça. Mais de quel droit je méritais une telle humiliation. Et tes parents, hein, depuis combien de temps ils le savaient ? Parce que, oui, j'ai quand même dormi une nuit chez toi, celle avant de reprendre mes trains pour revenir à la case départ. Et ta mère en pleurs.

Tu veux que je te dise, hein ? Ta mère était en pleurs dans mes bras à me dire que je serai toujours la bienvenue, même si je ne suis plus en couple avec leur fils. Avec toi. Elle, elle était désolée de TON attitude envers moi.

J'ai la mâchoire qui se serre, les dents qui crissent tellement je me retiens de te dire combien ce que tu as fait n'a même pas de nom. Au lieu de rester quinze jours, je suis restée quatre jours. Et j'ai vécu l'enfer. L'ENFER, tu m'entends ? Je ne sais même pas si tu es en capacité de comprendre. Capacité. Je t'estime bien bas.

Tu as joué. Tu as joué avec moi. Et tu as gagné. En fait, tu es un égoïste. Mais ça ne m'avait jamais effleuré l'esprit que tu puisses l'être. Égoïste. Alors, dans ton jeu à toi, tu t'es dit : « Je mange le pion de droite ou de gauche... Mm, je sais pas, j'hésite... Bon allez celui de gauche. Allez hop, pion éjecté de ma vie ». Sans état d'âme aucun, ce serait trop beau. Sauf que le pion, c'était moi. Et c'est dur de se dire que je n'étais qu'un pion. Un pion. Un vulgaire pion de passage dans ta vie. Ou même, pire, je ne faisais pas partie du jeu, J'ÉTAIS le jeu. Peut-être même depuis le départ. Tu jouais avec moi. Qu'est-ce qui t'attirait, hein ? Que je sois une petite française ? C'est ça ? Et le moment venu, sur la pointe des pieds, tu as su retirer ton épingle du jeu, de façon tout à fait adroite, c'est ça ?

J'étais un jeu. Un pion. Un grain de sable. Une chose sans importance. Alors que je suis humaine. Je ne sais pas si tu le sais, mais je suis humaine.

Je t'en veux. Une colère sourde. Une colère froide. C'est la pire. Tu as tourné la page en un claquement de doigts. Moi je vais mettre des mois à m'en remettre. voire même des années. Si et seulement si j'y parviens. Parce que tu as laissé ton empreinte sur moi. Une empreinte au fer rouge. Souviens-toi. Tu m'as raccompagnée à la gare, tôt, le quatrième jour. Et je n'ai eu aucun regard pour toi. Mais toi tu as posé tes lèvres sur ma joue. Ton dernier baiser. C'est chaud, ça me brûle et me ronge. J'ai laissé mes larmes couler dessus. Mes larmes brûlantes. Tu as fini par partir.

Le jeu était terminé pour toi.

Tu m'as fait ça.

Je te hais.

L'Avare

La vie ressemble à un jeu de mikado. Sauf qu'il n'est plus là question de baguettes de bois, mais d'épingles.

Suis-je capable de toujours tirer mon épingle du jeu ? Adroitement, qui plus est ?
Telle est la question ? Avec l'autre, existentialiste Etre ou ne pas Etre ?

Je ne suis pas sûr d'être toujours adroit : ni à gauche d'ailleurs ! Peut-être entre les deux !

Toute modestie mise à part, il m'arrive pourtant d'être assez adroit, dans certaines circonstances. Pour rédiger un courrier par exemple. Oh ! mes lettres ne se peuvent certes pas se comparer, à celles de Mme de Sévigné, l'exquise marquise ; mais je ne suis pas avare des mots, maître Molière.

J'ai plus de mal par contre, quand il s'agit par exemple de réparer une panne ou un objet.

On ne peut que très rarement être habile en toute chose. Il y a là le plus souvent du positif et du négatif ; comme dans l'électricité.

Suis-je avare ? Pingre ? Ce serait là un jugement sévère à mon encontre. Econome peut-être ? Je n'aime pas le gaspillage, c'est vrai. Est-ce là être avare ? Sans doute pas !

Pas de quoi en faire toute une comédie, maître Molière !

Voilà donc la première question réglée.

Quant à l'autre, l'Existentialiste, ETRE ou NE PAS ETRE, j'existe : Donc, je suis !

Ho ! Sans doute pas un être très important ! Ni un géant ! Ni un génie !

Une simple goutte d'eau, dans l'Océan de l'humanité : avec ses défauts et ses qualités.

« Je dois bien en avoir, quand même... ? »

Mais la sécheresse est là, pour nous rappeler combien chaque goutte d'eau est précieuse, et importante.
On ne peut vivre sans eau.

Sans elle, il n'y aurait plus d'océans, de nuages, de fleuves, de rivières, de torrents, de cascades, pas même de ruisseaux.

Comme la vie serait triste ! J'en ai les sueurs froides... !

Mais la sueur elle-même, est composée de gouttes d'eau : voyez comme tout s'enchaîne ?

Donc, si je sue, je suis !

Voici donc la deuxième question réglée elle aussi Maître Shakespeare.

C'est vrai quoi ? On ne vas pas en faire une tartine ! On n'en finirait pas. De plus, ce n'était pas le sujet au départ. Il ne s'agissait que de savoir si j'avais réussi à tirer adroitement, mon épingle du jeu, sans avarice.

A vous chers correcteurs d'en juger et d'en décider.

L'épingle aveugle

Loic replia consciencieusement le papier, le posa sur sa table de nuit et se concentra pour refouler la nausée qui envahissait déjà sa poitrine. Il détourna son regard vers la fenêtre de sa chambre, vers cet extérieur paisible qui ne laissait rien présumer de ce malaise fangeux qu'il traversait depuis des semaines.

Nous étions mercredi après-midi, le printemps était insolent, magnifique. Les bourgeons gonflaient de leur confiance en ce renouveau saisonnier. La nature prenait des forces, tandis que lui avait l'impression d'en perdre chaque jour un petit peu plus. Il demeurait anéanti, car pour la sixième fois dans le mois il venait de trouver un message énigmatique dans la poche de son sac de classe.

Il se leva, et au passage déposa le billet dans le dernier tiroir de son bureau, empilé sur les cinq autres, puis descendit faire un tour dehors.

Les mains dans les poches, il traina dans le village. Marcher lui faisait du bien, il se concentra sur cette simple action mécanique. Le bruit de ses pas crissant sur les gravillons du bord de route le rassuraient et l'agaçaient en même temps. S'il s'arrêtait, le bruit cessait. Il était au moins maître d'une nuisance dans sa vie, et y penser le reconforta.

Cela faisait déjà quelques semaines qu'il dormait mal ... Se tournant et se retournant, luttant contre des palpitations nocturnes qui le prenaient au corps subitement, quand il s'y attendait le moins et qu'il pensait que son sommeil allait être serein. Il n'avait pas osé mettre ses parents au courant. Qui pourrait bien prendre au sérieux ces missives littéraires ? Comment expliquer le malaise qu'elles avaient fini par générer, petit à petit, lacérant consciencieusement toute la confiance qu'il avait en lui ? Pour autant qu'on puisse avoir confiance en soi à 15 ans !

Le sommeil lui manquait, donc. Il avait vidé les derniers flacons de fleurs de Bach qui traînaient dans la pharmacie, sans aucun effet. Cela marchait quand il avait 11 ans et qu'il se faisait embêter dans la cour du collège. Mais maintenant, il aurait beau se siffler des litres de *Rescue*, le mal était là, insidieusement infiltré dans les limbes de son cerveau.

Loic se dirigea machinalement dans le parc du stade et après quelques tours d'errance, finit par s'allonger sur un des bancs en bois. Son avant-bras sur les yeux pour se protéger du soleil, il tenta de nouveau d'y comprendre quelque chose.

Tout avait commencé au mois de mars. Un soir, alors qu'il préparait son sac de cours pour le lendemain, il tomba sur un carré de papier. Pas une feuille classique de copie, ni un brouillon, mais une qualité de page supérieure, fine comme de la soie, et proprement pliée en quatre.

Cette première fois, l'ouverture avait presque généré du plaisir chez lui. Entre curiosité et espoir, son cœur avait jovialement songé à un intérêt inattendu de Jade, jeune lycéenne qui jusqu'à maintenant lui avait préféré tous les autres garçons de sa classe.

Le cœur battant, donc, ce premier papier avait fait surgir en lui un espoir, une émotion positive. Mais ce fut la seule.

D'une écriture soignée, y figuraient ces quelques mots : **“Le chemin est long du projet à la chose. Mais nous y sommes. J. B.”**

Il avait dû s'y prendre à plusieurs reprises pour relire ces deux phrases.

Mais de quel « projet » parlait-on ? A quelle « chose » pouvions-nous bien avoir abouti à l'instant où ces phrases étaient lues ? Et ces initiales, J. B. ... ?

Il avait commencé par-là, par ces deux lettres, pensant que l'origine énigmatique de l'expéditeur allait probablement l'éclairer.

Il n'avait eu que peu de temps pour passer en revue tous les « J.B », « JB », « J » et « B » qu'il connaissait. Un paquet de monde fut suspecté, et il avait failli passer pour un cinglé au lycée, à scruter étrangement tout un paquet de Jonathan, de Baptiste, et même la fameuse Jade.

Mais un second papier avait atterri quelques jours après dans son sac, amplifiant cette fois-ci sa curiosité.

“Sur quelque préférence une estime se fonde, et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde. Et toi, Loic, qui estimes-tu ? J. B.”

L'expéditeur connaissait donc son prénom. Il n'y avait nul doute sur le fait que ces missives lui étaient bien destinées, et il le connaissait au point de le tutoyer !... L'apprendre lui avait collé une sorte de sueur désagréable entre les omoplates pendant plusieurs heures.

C'est à partir de cette seconde lettre que Loic plongea dans une quête de la vérité.

Que lui voulait ce ou cette « J.B. » ? Ses questions attendaient-elles une réponse ? Et, quand bien même, par quel biais pouvait-il bien répondre à quelqu'un d'indentifiable ... ? Un jeu de piste, une mauvaise blague ?

Chaque analyse des deux papiers lui amenait des questions plutôt que des réponses. Il gribouilla sans fin des théories. Recherche des jeux de mots en vain. Et y passa rapidement une bonne partie de son temps libre.

Il trouva le troisième mot dans la poche de sa veste un mardi. C'est en descendant du bus qui le ramenait du lycée, qu'il avait senti le papier de soie plié dans le creux de sa main. Il avait alors frissonné pour la première fois. Il n'avait rien senti dans sa poche, et il ne lui semblait pas avoir quitté sa veste de la journée, ou peut-être sur la chaise au moment de déjeuner ?

Il était déjà dans un état de stupeur désagréable quand il avait déchiffré ce troisième billet.

“Je ne sais si cela se peut ; mais je sais bien que cela est. Et pourtant, toi tu erres encore. J. B.”

Incompréhensible. Intrusif. Flippant. Inconvenant.

L'appétit finit alors par lui manquer, à la fois parce qu'il commençait à être obnubilé par ce « J.B. », mais également parce que ses tripes commençaient à se tordre, à la fois d'angoisse et d'impatience malsaine des lettres suivantes.

La seule chose qui avait rassuré Loic à ce stade, c'était le fait que le ton employé n'avait en soi rien de menaçant. Mais il fut vite rattrapé avec la quatrième salve, retrouvée cette fois-ci dans une enveloppe à son nom dans la boîte aux lettres.

“Je regarde ce que je perds Et ne vois point ce qui me reste. Loic, il ne va bientôt rien te rester et ce sera justice. J. B.”

Loic avait donc compris à ce moment que « J.B. » savait donc qui il était, où il vivait, et pouvait l'approcher au moins assez prêt pour l'atteindre physiquement.

C'était à partir de cette missive plutôt menaçante qu'il avait cessé de vivre normalement. Ce J.B. occupait ses pensées, les cauchemars s'étaient succédés. Tantôt des rêves d'étouffement, l'air lui manquait et il se réveillait en nage, la gorge tendue et la bouche grande ouverte. Tantôt des sensations précises d'être englué dans la toile gigantesque d'une araignée invisible, se débattant sans fin avant de capituler au petit matin, épuisé dans un sommeil de vaincu.

L'avant dernière lettre avait été déposée dans son sac, comme d'autres.

“La faiblesse humaine est d'avoir Des curiosités d'apprendre Ce qu'on ne voudrait pas savoir. Es-tu réellement prêt à te confronter à une vérité qui te dérange, Loic ? J. B.”

Il avait bien remarqué voilà quelques jours que les premières phrases étaient issues de tirades de Molières. Mais quand bien même, les secondes parties des messages étaient visiblement très personnelles, et cherchaient une issue qu'il commençait à craindre véritablement.

Sur son banc, Loic repensa à la dernière des lettres qui venait de rejoindre les autres dans son tiroir. **«Il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus. Puissent tes réveils n'être plus jamais heureux au même titre que les miens. J.B. »**

Il connaissait maintenant par cœur toutes les lettres. Mises bout à bout cela ressemblait fort à des menaces qui se rapprochaient dangereusement. Une menace de révéler quelque chose, de le confronter à une erreur de sa part. Il ne comprenait pas, son cerveau n'était à présent que suppositions et engrenages vains. Il n'avait pourtant aucun souvenir d'avoir quelque chose de particulier à se reprocher.

Des larmes coulèrent à l'extrémité de ses paupières closes. Le soleil était encore haut dans le ciel mais il tremblait de doute, d'incertitude, de frustration.

Il se leva d'un bond entre deux sanglots et rentra chez lui sans hâte.

C'est en pénétrant dans sa propre chambre qu'il se figea.

A la fenêtre qui donnait dans le jardin était scotchée une page, depuis l'extérieur.

Loic s'en approcha fébrilement, le corps tendu et le souffle court. Des centaines de petits picotements, comme des pointes d'épingles, le paralysaient et montaient à ses joues au moment même où il se mit à lire.

« Je sais adroitement tirer mon épingle du jeu. Et tu as longtemps été mon épingle, Loic, petite lame insidieuse, à la tête discrète mais à la douleur omniprésente. Mais le sais-tu, même la plus naïve des épingles devrait être consciente du mal qu'elle peut faire quand elle nie la vérité, quand elle blesse par l'ignorance la plus complète. Il m'aura fallu plusieurs mois pour comprendre qu'il me faudrait t'empêcher de trouver le sommeil à ton tour. Ton tourment à toi ne serait pas l'amour, puisque je ne suis pas capable de générer ce sentiment envers toi, mais ce serait une autre forme d'étouffement, celui de l'inquiétude, de cet étau qui se resserre sans que tu n'y puisses rien. En éditant ces quelques mots, j'aurai au moins su générer chez toi des émotions, faire battre ton cœur autrement. Le mien avait cessé de battre pour toi, ce jour maudit où je jouais Elise et que tu jouais Valère, en cours de français. J'avais songé des jours durant à cet instant, où à travers des mots de Molière, je pourrais peut être te déclamer ce que tu n'osais voir. Mais tu n'as rien vu, tu ne m'as même pas regardée. En lieu et place, tu as préféré te moquer de moi devant tout le monde, une humiliation publique que Molières lui-même, aka « J.B. », aurait réprouvé. *«Une petite pique»* auras-tu jugé bon de requalifier tes critiques, en ricanant avec dédain devant mes larmes. Je te laisse donc maintenant tranquille, et probablement sans aucun remord face au mal que cette épingle m'aura infligée. Jeanne Bouquet, seconde B. »

Mise au Point

J'aurais désagrément, ma toute chère, à vous quitter définitivement (les médecins sont unanimes et je tiens – pour l'honneur – à choisir mon heure) sans vous éclairer de quelques vérités.

Vous m'avez bien trompé, vous m'avez bien servi, involontairement souvent, tant vous me preniez pour un innocent benêt.

Sachez d'abord que toutes ces nuits, soi-disant par vous passées à soutenir d'innombrables amies dépressives, furent pour moi, en votre absence, autant de nuits de plaisir en mille lieux de la capitale. Soyez-en remerciée.

Je vous dois aussi mon irrésistible ascension au sein de la société de P... dont vous étiez la maîtresse et qui, pour vous garder sous sa main – litote – opposait à toutes mes demandes de départ à l'étranger une promotion sur place que je finissais par accepter après moult hésitations pécuniairement intéressantes. Votre séparation me causa bien de la peine. Votre fidélité m'a toujours coûté, heureusement qu'elle ne fut jamais qu'occasionnelle.

J'ajoute qu'au hasard de vos frasques, vous m'avez souvent offert le plaisir subtil d'être pris pour un crétin par un imbécile. Pourquoi vous attiraient-t-ils, tous ces snobs pseudo- intellectuels et nombrilistes ? Cela m'a toujours étonné, vous qui avez eu le bon goût de m'épouser !

Et que dire, lorsque sur le tard je me suis mis à écrire, de l'obtention de ce prix qui lança ma carrière et me valut une plaisante renommée au moins nationale ?

Le hasard, sans doute, faisait qu'au moment J...Le président du jury était votre amant, depuis peu de temps, il faut le dire. C'est moi qui vous l'avais présenté, juste après avoir écrit mon premier roman. Bien joué, n'est- ce- pas ?

Vous vous moquez de mes écrits. Je partage votre avis, le brouet qui mène au succès n'est pas un plat de choix, mais là aussi, j'ai joué le rôle nécessaire à la réussite.

Tu vois, si je suis content de quelque chose dans ma vie, c'est d'avoir toujours adroitement tiré mon épingle du jeu... à tes dépens souvent.

Voilà, Dulcinée mienne, Don Quichotte s'en va. Il vous restera à prendre connaissance de mon testament avec ce fils qui me ressemble si peu – devrais-je m'en étonner ? – et cette fille qui, pour être mienne, peut-être, m'a toujours été étrangère.

Adieu, je vous dispense d'un trop long veuvage. Essayez d'être aussi garce sans moi que vous le fûtes avec. Cela vous va si bien !

Philippe

P.S. Je vous ai toujours bien aimée, vous savez.

Une histoire cousue de fil blanc

Tiré à quatre épingles, en selle sur mon fidèle destrier
En habit cousu de fil d'or,
Je partais à la recherche d'une beauté fatale...
Et, croyez-moi ce n'est pas une mince affaire !
J'en fais ici la confiance,
Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !
Et vous avouer que ma quête amoureuse,
Au combien complexe,
Venait à tomber en quenouille !
Pourquoi ? me direz-vous !
Eh bien ! Vaincu à plate couture, par un prétendant aux ardeurs effrénées,
Lors d'une précédente liaison,
Malgré un duel acharné
De fil en aiguille, je perdis l'avantage aux yeux de ma Belle !
Fort affecté par cet incident - certes monté en épingle par mes soins –
Je me surpris à filer un mauvais coton,
Moi qui, d'ordinaire, *sais adroitement tirer mon épingle du jeu !*



REMISE DU PRIX

**Le MERCREDI 7 JUIN 2023
à 18h30
à la bibliothèque municipale**

suivie d'un apéritif convivial

